
Cyberabad, modèle de ville post-moderne ?

Eric Leclerc

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/14280>

DOI : [10.4000/echogeo.14280](https://doi.org/10.4000/echogeo.14280)

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Eric Leclerc, « Cyberabad, modèle de ville post-moderne ? », *EchoGéo* [En ligne], 32 | 2015, mis en ligne le 15 juillet 2015, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/14280> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/echogeo.14280>

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Cyberabad, modèle de ville post-moderne ?

Eric Leclerc

- 1 Le retour au pouvoir du parti nationaliste hindou Bharatiya Janata Party (Parti du Peuple Indien) à la tête de l'Inde en mai 2014 a suscité beaucoup d'espoirs. Le premier ministre, Narendra Modi, a modernisé l'économie du Gujarat qu'il dirigeait précédemment et s'est fait élire en promettant d'appliquer ce modèle à l'ensemble du pays. Est-ce pour autant le triomphe de l'« Inde qui brille » (*India Shining*¹), celle de l'informatique et des grands capitaines d'industrie ? Rien n'est moins sûr, puisque ce slogan de la campagne du BJP en 2004 s'était brisé sur les votes des laissés pour compte du développement et avait mis un terme à sa première expérience de longue durée à la tête de la République indienne. La diminution des écarts entre l'Inde et le reste du Monde pourra-t-elle s'accommoder de leur augmentation à l'échelle nationale ? Émergence mondiale et divergence nationale sont-elles compatibles ? Ce processus observé par bon nombre d'observateurs français (Charrin, 2007 ; Landy, 2007 ; Grondeau, 2009 ; Jaffrelot, 2012), comme le souligne la thématique de ce numéro « Le grand écart spatial de l'Inde », doit être discuté. Notre contribution à cette réflexion interrogera l'attention exclusive portée aux résultats de cette distanciation sociale, spatiale, économique. Avant de tenter une évaluation quantitative ou qualitative, actuelle ou passée, de cet écart, on doit questionner la pertinence d'une vision dichotomique qui semble un schème récurrent de l'analyse de la ville indienne. Pour répondre à cette question, nous nous appuierons sur le cas des nouvelles entités urbaines qui surgissent depuis une vingtaine d'année en périphérie des principales métropoles indiennes, car c'est en ville que l'émergence est la plus remarquable en Inde. À l'échelle intra-urbaine, l'écart est d'autant plus saisissant qu'il se réalise dans une forte proximité spatiale. Les métropoles de ce pays ont vu surgir, au cours des vingt dernières années, des villes nouvelles comme Gurgaon ou Noida, en périphérie de la capitale politique, New Delhi, ou Navi Mumbai pour la capitale économique Mumbai, Whitefield pour la capitale de l'électronique Bangalore, ou Magarpatta à Pune. Elles sont les symboles de cette émergence mais aussi de ses contradictions. Cyberabad, en périphérie nord-ouest de la capitale de l'Andhra Pradesh,

Hyderabad, est l'une de ces villes champignons dont nous suivons l'évolution depuis sa création². Nous allons y tester l'hypothèse de l'apparition d'un « nouveau modèle post-moderne d'agglomération composé de contrastes et d'informalités », selon les termes même de l'appel à communication. Notre démarche résolument conceptuelle s'appuiera sur l'exemple de Cyberabad pour illustrer les prémices d'une approche renouvelée des espaces émergents en Inde. Dans un premier temps, nous interrogerons la modernité des villes indiennes pour savoir de quel modèle Cyberabad devrait s'écarter pour être qualifiée de ville post-moderne. Ces conditions d'existence nécessaires étant posées, nous questionnerons l'écart comme mode de production de la post-modernité³ et de la nécessité de cette posture. Enfin, dans une troisième partie, nous proposerons une lecture de Cyberabad à partir de ses hybrides en mettant en évidence les liens et les multiples transactions nécessaires à la production de l'urbanité indienne aujourd'hui.

Les modèles urbains de la ville indienne

- 2 Avant de pouvoir décrire et définir un modèle post-moderne urbain en émergence en Inde, nous devons revenir rapidement sur ce qui l'a précédé, la modernité. La création récente de Cyberabad (1998) interdit d'interroger celle-ci dans ce cas précis, aussi avons-nous élargi ce questionnement à l'ensemble de l'agglomération d'Hyderabad et plus largement aux villes indiennes. Or l'affirmation de l'existence d'une modernité des villes indiennes ne va pas de soi. Il faut en mesurer les limites et voir ses prolongements dans les formes urbaines émergentes, ce qui nous permettra de prendre en considération Cyberabad.

Absence de modernité de la ville indienne

- 3 Les préfixes post- ou pré- accolés au concept de modernité nous introduisent d'emblée dans une perspective historique, à laquelle nous ajouterons une dimension spatiale puisque le modèle classique de la ville trouve son origine en Europe. C'est premièrement un modèle idéologique centré dans la forme, la ville s'organise dans une structure centre-périphérie avec en son cœur historique des monuments remarquables (église, halle, place, beffroi). Mais c'est aussi un modèle fondé sur la fonction politique, la ville est capitale de territoire ainsi qu'une entité politique elle-même, de la cité grecque à la commune médiévale (Louiset, 2011b). Or ce modèle de la ville moderne ne trouve pas d'équivalent en Inde jusqu'à l'intervention des Européens et l'émergence de la ville coloniale. Surgissent alors sur les côtes des comptoirs qui vont devenir pour les plus dynamiques capitale de province, ou bien, à l'intérieur des terres, une capitale impériale, New Delhi. Les Européens ont apporté avec eux leurs utopies urbaines qui s'expriment dans le plan en damier, l'organisation autour d'un centre, l'expression du politique. Dans ces villes neuves, n'est moderne que la partie européenne dont l'ordonnancement contraste avec le chaos de la « ville indigène », comme elle est désignée à l'époque. L'organisation dichotomique de ces villes perdure au-delà des indépendances (Durand-Dastès, 2003 ; Eliot, 2003).
- 4 La seconde modernité de l'industrialisation au XIX^e siècle ne va pas bouleverser fondamentalement cette situation, car les villes indiennes y échappent très majoritairement. En dehors de quelques créations sur des lieux disposant de ressources énergétiques ou minières comme Jamshedpur ou Bokaro, la greffe de la ville industrielle

ne prend pas ; la ville indienne ne passe pas par le stade industriel de la modernité. Elle hérite par contre de la fonction politique de commandement d'un territoire - à l'exclusion du sien car, contrairement à l'Europe, les pouvoirs municipaux ne s'affranchissent pas de la tutelle de l'État. À la veille de l'Indépendance, les villes indiennes disposent donc de très peu des attributs de la modernité européenne qui sert de référence.

- 5 Lorsque la croissance démographique indienne explose dans la seconde moitié du XX^e siècle, la population passant de 360 millions en 1951 à 846 en 1991, les villes connaissent une nouvelle phase de croissance caractérisée par une extension spatiale et la multiplication des bidonvilles (*slum*). Mais aux yeux des observateurs internationaux comme des élites indiennes, ceux-ci représentent l'anti-ville moderne par son illégalité et son insalubrité (Saglio-Yatzimirsky, 2002, p. 17). Par référence au modèle de la modernité européenne, on utilise la notion de sur-urbanisation pour décrire cette croissance quantitative phénoménale dépourvue des ressources pour la gérer. Le nouveau discours sur le chaos urbain des villes sous-développées, en Inde et ailleurs dans le Monde, prend pour objet les bidonvilles, symboles de pauvreté et d'échec de la planification (Granotier, 1980 ; Lavigne, 1984). En dehors de quelques exemples comme Chandigarh au Punjab ou Ghandinagar au Gujarat, qui sont les pendants politiques des villes nouvelles industrielles, la ville indienne a-t-elle un jour été moderne ?

Une nouvelle post-modernité avatar du libéralisme

- 6 Pourtant, la poursuite de la croissance urbaine indienne lors de ces vingt dernières années s'accompagne d'un nouveau discours sur la post-modernité. En périphérie des principales métropoles surgissent de nouveaux quartiers qui se démarquent du reste des agglomérations tant par leur architecture que leurs infrastructures. À Delhi, Noida à l'Est ou Gurgaon au Sud constituent des entités urbaines planifiées où se mêlent ensembles résidentiels, zones d'activité et centres commerciaux. Conçues comme des villes nouvelles permettant de désengorger le tissu ancien et d'absorber la croissance démographique urbaine, la rapidité de construction de ces nouvelles entités et leur homogénéité architecturale ont capté l'attention des observateurs. A. Grondeau décrit ainsi Bangalore surnommée la « Silicon Valley indienne » :

« La création de technopôles semble avoir ici exacerbé les fractures socio-spatiales habituelles de la métropolisation. Le fonctionnalisme urbain pratiqué à outrance a créé des zones closes dédiées au travail et d'autres au logement des classes supérieures. On peut parler de « *gated communities* » puisqu'elles sont constamment surveillées et inaccessibles aux non-résidents. (...)À côté de ces zones modernes, souvent encore en construction, se mettent en place des bidonvilles (*slums*) qui accueillent une partie des ouvriers qui se relaient pour travailler souvent sept jours sur sept et parfois toute la nuit » (Grondeau, 2009, p. 253-254).

- 7 E. Charrin présente pour sa part une grande entreprise informatique dans la même ville :

« là, sous les tropiques, les quatre hectares verdoyants du campus de Wipro ressemblent furieusement à la Silicon Valley. Un système d'irrigation maison crée une sorte de microclimat, sensiblement plus frais qu'à l'extérieur. En cette période de saison sèche qui précède la mousson, le gazon affiche obstinément un vert anglais. Dans le bâtiment de réception, l'architecture des lieux, élégante et moderne, joue de façon très subtile avec les caractéristiques des maisons du Sud. Ailleurs, tout n'est que luxe, calme et fonctionnalité » (Charrin, 2007, p. 54).

- 8 Ces descriptions renvoient pour la première à une dichotomie planification/informel et pour la seconde aux contrastes des paysages urbains à partir d'une lecture de la matérialité de la ville – les façades verre et acier des nouveaux complexes d'affaires (illustrés d'abondantes photographies), des centres commerciaux dignes de leurs équivalents nord-américains ou européens. Elles posent également un regard critique sur ces nouveaux espaces urbains qui sont réalisés par des promoteurs privés, qu'il s'agisse des entreprises informatiques ou des zones de résidence. Ces nouveaux acteurs ont acquis plus de pouvoir grâce au relâchement volontaire des contraintes de l'État, ce qui leur permet d'accaparer des terres agricoles en périphérie pour y développer leurs propres infrastructures : c'est la thèse de l'« éclatement urbain » qui dénonce la fragmentation urbaine résultant de la privatisation des services (Coutard, 2008). La ville qui émerge est loin d'être homogène. C'est la ville de la nouvelle « classe moyenne » (en fait une élite sociale) qui peut s'offrir les services mis à sa disposition. E. Charrin recourt même au concept d'insularité pour décrire ces ensembles urbains (Charrin, 2007, p. 61-63), et A. Varrel à celui d'enclave dont les deux archétypes sont le campus informatique et la résidence fermée (*gated community*) :

« De très vastes opérations immobilières sont mises en chantier sur ce qui n'était que des vergers, des palmeraies, des champs et des friches industrielles à perte de vue. Il s'agit, pour l'essentiel, de créer de grands immeubles de bureaux (*technoparks*), de complexes résidentiels fermés (*gated communities*) et de centres commerciaux (*shopping malls*). À cet égard, on peut parler de l'enclave comme outil d'urbanisation » (Rouanet, Varrel, 2015).

- 9 La post-modernité de la ville indienne nouvelle est ici le fruit du libéralisme.

Cyberabad, la création d'une technopole, préfiguration de la ville post-moderne ?

- 10 Cyberabad pourrait appartenir à cette catégorie de ville post-moderne. Située dans la périphérie nord-ouest d'Hyderabad, capitale de l'État d'Andhra Pradesh⁴, cette ville nouvelle est le fruit du volontarisme du gouvernement provincial. Le *chief minister* de 1995 à 2004, Chandrababu Naidu, décida d'y implanter des activités informatiques afin de rattraper la ville voisine de Bangalore, capitale du Karnataka. Il initie la transformation de cet espace périphérique en faisant bâtir une tour (HITEC-City ou Cyber Tower) pour y accueillir les investissements des multinationales du secteur ainsi que ceux de la diaspora telugu⁵ très nombreuse dans la Silicon Valley (Leclerc, 2003). Terminée en 1998, elle marque le point de départ de Cyberabad, une nouvelle entité administrative créée en 2001 sur 52 km² pour implanter, autour des campus informatiques, les services et les résidences destinées à accueillir la nouvelle main-d'œuvre hautement qualifiée. Il s'agit de créer une technopole (ville de haute technologie) reliée au reste du Monde plus qu'avec son environnement immédiat, à lire la description qu'en donne L. Kennedy :

« Ces espaces exclusifs, qui se trouvent dans les grandes villes aussi bien au Sud qu'au Nord, existent sous forme de quartiers résidentiels, de complexes commerciaux ou de parcs technologiques et se caractérisent par la qualité des infrastructures, dont notamment leur grande connectivité. Leur développement ne dépend pas de l'environnement immédiat. En effet, un faisceau d'infrastructures peut être étendu directement en faveur de la zone délimitée, et pour cette raison, on considère que ces espaces aggravent la fragmentation urbaine » (Kennedy, Ramachandraiah, 2006, p. 57).

- 11 Elle utilise à ce propos la notion d'«espace réseaux de première classe» (*premium networked spaces*).
- 12 Lors de cette dernière décennie, la croissance urbaine d'Hyderabad s'est poursuivie (la ville compterait maintenant 9,4 millions d'habitants), or cette croissance s'est faite principalement en périphérie. Le succès de Cyberabad (400 000 habitants dans l'aire du poste de police de Madhapur qui couvre l'essentiel de la ville nouvelle) est tel que le gouvernement central a approuvé (janvier 2014) la constitution d'une région d'investissement dans les technologies de l'information (*Information Technology Investment Region-ITIR*) à Hyderabad qui couvrira une superficie quatre fois supérieure (202 km²). Une nouvelle entité urbaine est bien née avec Cyberabad, reste à savoir comment définir son modèle ?

A-t-on vraiment besoin de la post-modernité ?

- 13 Pour définir un modèle de post-modernité afin d'interpréter ces formes urbaines naissantes, on doit s'interroger sur sa robustesse au regard des différentes approches de la ville indienne sur le long terme. Pour pouvoir transposer ce modèle, puisque la post-modernité est aussi issue de l'Occident comme la modernité en regard de laquelle elle se dresse, il faut le situer et savoir s'il est adapté ou adaptable au cas indien.

L'écart dans la matérialité

- 14 À la lecture des descriptions de ces quartiers, de ces villes, restituées dans la première partie, on retrouve un certain nombre de représentations qui courent sur les villes indiennes depuis longtemps. Qu'il s'agisse de Mumbai, Delhi, Bangalore ou Hyderabad, la figure de l'opposition, du contraste est omniprésente. Cette rhétorique de la dichotomie fleurit abondamment à l'évocation de ces nouveaux paysages urbains. L. Kennedy relève pour Cyberabad que « la transformation rapide des lieux avec l'érection d'imposants immeubles et l'aménagement de campus spacieux aux gazons impeccables donnent à voir des contrastes très forts avec les espaces périurbains contigus, arides et parsemés de rochers, peu intégrés dans l'espace métropolitain » (*ibid.*, p. 67). Ici elle insiste sur l'écart entre l'espace rural pré-existant et la nouvelle entité urbaine comme cela a pu être évoqué aussi dans la périphérie sud de Bangalore pour Electronic city et Whitefield à l'Est (Didelon, 2003). L'opposition porte aussi sur les infrastructures de communications, les autoroutes, les métros, les liaisons informatiques à haut débit qui permettent de relier ces espaces au reste du Monde. Enfin l'opposition est sociale, puisque seule une nouvelle classe moyenne indienne est en capacité de profiter de ces services, de ces infrastructures et de ces conditions de travail.
- 15 On retrouve donc à nouveau une ville duale comme dans les modèles mobilisés précédemment, ville coloniale/ville indigène, puis après l'Indépendance ville régulée/anti-ville avec la figure du *slum*. Certaines analyses plus récentes de ces villes nouvelles trouveraient tout à fait leur place dans des ouvrages francophones des années 1980 (Granotier, 1980 ; revue *Hérodote*, 1980) comme le montre cet extrait de Grondeau à propos de Bangalore :
- « Cette opposition de styles urbains, entre les *slums* et les technopôles, distants parfois de quelques mètres, interroge les observateurs étrangers. La proximité de

tant de richesses et de pauvreté n'est-elle pas facteur d'instabilité sociale, voire politique ? » (Grondeau, 2009, p. 252).

- 16 Mais ce fonctionnement à deux vitesses est aussi utilisé pour opposer les villes et les campagnes, avec l'image de l'extension urbaine (*urban sprawl*) qui menace les villages environnants (cf. Kennedy, ci-dessus). Lorsque l'écart devient trop important, alors les laissés pour compte du développement risquent de se révolter. C'est d'ailleurs ainsi qu'a été interprétée la défaite électorale de Chandrababu Naidu en 2004, alors que Cyberabad était en pleine expansion : comme la rébellion des paysans contre un gouvernement « technophile » (une caricature parue à cette occasion montrait un paysan fracassant un ordinateur sur la tête de C. Naidu, cf. illustration 1). Ce grand écart spatial intra-urbain ou entre villes et campagnes recycle les lectures dichotomiques antérieures de la ville indienne, ce qui nous retient d'y souscrire trop rapidement. Il importe d'analyser les soubassements idéologiques de ce grand écart par la matérialité qui nous est à nouveau proposé.

Illustration 1 - Caricature parue suite à la défaite électorale de C. Naidu en 2004



Source : courtesy *The Hindu*, 12/05/2004.

Une posture a-moderne pour aborder la ville indienne

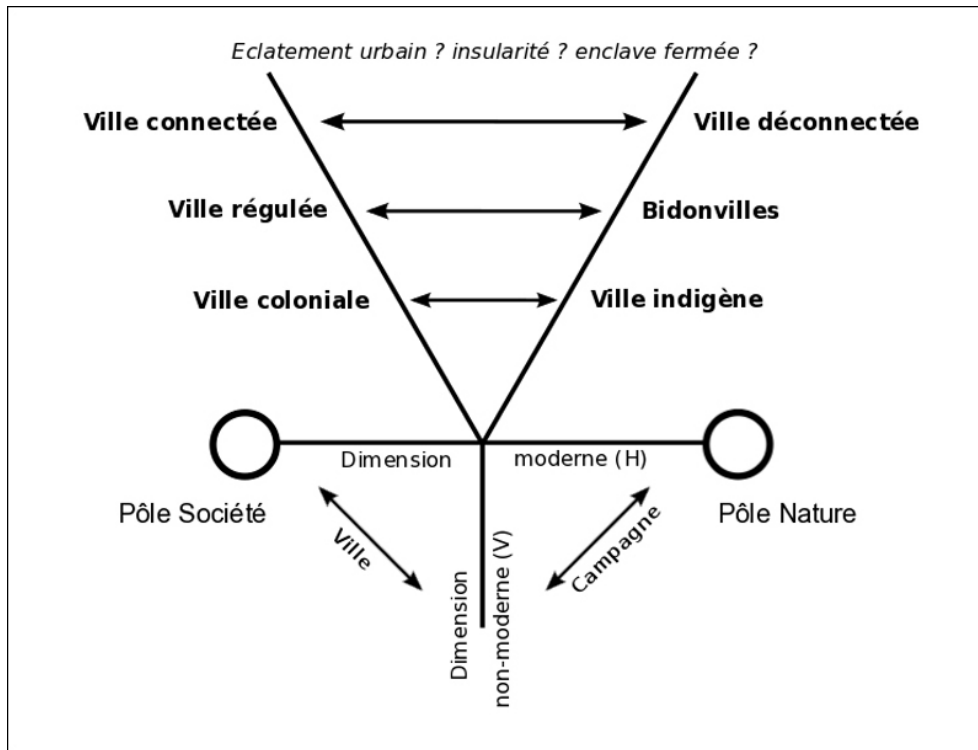
- 17 Les préfixes post- ou pré- ajoutés au concept de modernité, analysés dans la première partie dans leur dimension temporelle, possèdent également une dimension idéologique à laquelle nous allons maintenant nous intéresser en suivant la démarche d'anthropologie symétrique proposée par B. Latour dans son ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes* (1991). La modernité met en place toute une série de fractures, d'abord dans l'ordre du

temps lui-même en lui accordant une valeur positive par rupture avec le passé. Il faut rompre avec un état ancien :

« Puisque tout ce qui passe est éliminé à jamais, les modernes ont en effet le sentiment d'une flèche irréversible du temps, d'une capitalisation, d'un progrès » (Latour, 1991, p. 93).

- 18 Nous sommes encore dans ce temps moderne du progrès que l'on retrouve dans le concept de développement, utilisé pour décrire les évolutions urbaines ou celle des pays. Dans le cas de la ville indienne, l'injonction de développement, c'est de rompre avec le chaos de la ville indigène pour entrer dans la ville coloniale ordonnée, puis de rompre avec le chaos du bidonville pour atteindre la ville planifiée, maîtrisée.
- 19 La modernité met en place des clivages conceptuels en opposant nature et société, ou sujet et objet (illustration 2). Chaque « pôle » de cette dichotomie possède son représentant. Ainsi s'opère le grand partage entre le scientifique qui fait parler les faits et le politique qui parle au nom des foules, entre l'objet et le sujet. Avoir une pensée moderne, c'est accepter ces grands partages. La définition du modèle européen de l'urbanité fonctionne par la dichotomie entre la ville et la campagne ; la première relève de l'artifice et la seconde de la nature. Comme le montre cette figure, la lecture des villes indiennes repose toujours sur des dichotomies. Dans le cas de la ville pré-Indépendance, c'est l'opposition entre « eux » (la ville indigène) et « nous » (la ville coloniale) qui domine, avec des couples d'opposition récurrents, moderne *versus* traditionnel. Après l'Indépendance, une nouvelle dichotomie voit le jour entre ville *régulée/slum* et l'opposition *planifié versus informel*. Le bidonville est même souvent considéré comme une extension du village dans la ville, ce qui ré-anime l'opposition ville/campagne (Saglio-Yatzimirsky, 2007). Alors que serait le modèle de la ville post-moderne ?
- 20 À lire les descriptions de la ville nouvelle technopolitaine présentées ci-dessus dont Cyberabad ou Bangalore peuvent être des exemples, force est de constater que l'analyse dichotomique garde toute sa vigueur. La thèse de l'éclatement urbain relève de cette idéologie qui met en exergue l'écart. La nouvelle rupture qui se manifeste dans les paysages urbains, est fondée sur l'accès aux services et sur la connexion. D'un côté, la ville desservie par des infrastructures efficaces et privatisées, contre le reste de la ville aux services publics défaillants. C'est aussi la ville connectée au reste du Monde, l'ailleurs, opposée à la ville déconnectée donc confinée à l'ici. La conséquence spatiale logique de cette vision dichotomique, c'est la théorie de l'insularité. Dans la ville post-moderne, si on considère Cyberabad comme un de ses modèles, l'écart est tellement grand que certains espaces se détachent du reste du pays et forment autant d'îles résidentielles (les *gated communities*), d'îles professionnelles (les campus informatiques) et d'îles commerciales (les *malls*). N'ont accès à ces îles que la classe moyenne qui circule de l'une à l'autre en fonction de ses besoins. Ces îles lui donnent le sentiment d'accéder au « premier monde », celui de la Silicon Valley par exemple, alors que le reste de la population demeure ancré dans le troisième.

Illustration 2 - Aux racines du modèle post-moderne de la ville indienne



Source : schéma inspiré de B. Latour, 1991.

- 21 Nous sommes donc dans une situation où les lectures de la ville indienne reproduisent systématiquement des représentations dichotomiques, accroissant toujours davantage l'écart entre les deux pôles ainsi constitués (cf. illustration 2). Il y a une lecture récurrente de la ville indienne qui produit une opposition entre deux mondes dont on ne peut identifier la cohérence. Et pourtant la ville continue à fonctionner, à se construire et se développer. Si le passage d'un modèle moderne de la ville indienne à un modèle post-moderne se traduit par un accroissement de cet écart, alors nous préférons renoncer à cette posture, et suivre B. Latour lorsqu'il affirme que nous n'avons jamais été modernes (Latour, 1991). À la question centrale de ce numéro (faut-il prendre en considération ces extrêmes ?), nous préférons répondre par la négative, en refusant d'adopter une approche post-moderne qui reproduit en l'amplifiant l'écart institué par la modernité. Nous n'avons pas besoin de la post-modernité pour interpréter les évolutions de la ville indienne.

Analyser les hybrides urbains

- 22 Levons un risque de malentendu face à cette nouvelle posture a-moderne. Il ne s'agit pas de nier qu'il existe des écarts de revenus, d'accès aux services, de capacité de connexion, entre les populations de ces nouvelles entités urbaines et le reste des villes indiennes dans lesquelles elles émergent. Nous ne souhaitons pas nier l'existence des campus informatiques, des « gated communities » ou des « malls ». Pour les avoir fréquentés lors de nos recherches (Leclerc, 2011), nous savons tout à fait qu'ils sont une réalité tangible. Mais notre proposition est d'ordre méthodologique et idéologique, il ne faut pas les

considérer comme des formes pures. Pour permettre le grand partage entre sujet et objet, entre nature et société au moment de la modernité, il a fallu tout un travail de purification pour obtenir ces dichotomies. Continuer à décrire les extrêmes ainsi produits conforte la lecture de l'écart, car toutes les formes intermédiaires vont être interprétées comme des mixtes à proportion variable des deux extrêmes. Il nous semble que la démarche que propose B. Latour de partir du point de clivage pour remonter vers les extrêmes est plus productive. Il faut prendre au sérieux les hydrides⁶ qui prolifèrent entre ces deux pôles. Plutôt que de poursuivre le travail de purification⁷, il faut alors effectuer un travail de médiation⁸ pour analyser les liens qui permettent de passer d'un extrême à l'autre. Nous allons maintenant reprendre l'analyse de Cyberabad et proposer une lecture non-dichotomique de cette ville nouvelle, en partant des pratiques de l'espace des populations qui les fréquentent et de l'analyse des représentations produites de Cyberabad.

L'espace mobile des employés de l'informatique

- 23 Lors de travaux précédents à Kuala Lumpur (Leclerc, 2012), j'ai été amené à discuter la figure de l'enclave professionnelle et résidentielle. La majorité des informaticiens indiens qui y travaillaient résidaient à Brickfields, considéré par les Malais comme un quartier ethnique dangereux, donc très éloigné de l'image d'un « espace réseaux de première classe » (Kennedy, 2006, p. 57). Effectivement, ils habitaient dans quelques immeubles, souvent entassés dans des appartements collectifs loin des entreprises qui les employaient. Au premier abord, la localisation des informaticiens indiens dans le quartier de Brickfields pouvait entrer dans une grille de lecture identitaire en mettant en avant son caractère ethnique et les ressources afférentes (logements, commerces, emplois). Mais ces informaticiens, originaires en grand nombre d'Andhra Pradesh offraient un cas différent car ils ne dépendaient pas pour leur emploi des ressources du quartier. Ils étaient seulement victimes d'une régulation de leur mobilité par des agents de placement qui leur fournissaient résidence et accès à l'emploi. Ils s'investissaient d'autant moins dans la vie sociale locale qu'ils se considéraient en transit en Malaisie. Aussi, derrière l'évidence de l'enclave, qu'elle soit ethnique en Malaisie, professionnelle avec le campus informatique ou résidentielle avec la « *gated community* », il faut prendre en compte les pratiques spatiales des individus.
- 24 Comme le rappelle S. Radhakrishnan (2011), la création d'un espace de travail global copiant les campus de la Silicon Valley est aussi un moyen de contrôler les informaticiens. Les entreprises leur fournissent sur place tous les services de restauration, de loisir qui justifieront la flexibilité du temps de travail (longs dépassements horaires pour boucler des projets), et espèrent diminuer leur propension à changer d'entreprise, voire à émigrer, dans une profession avec une très forte mobilité professionnelle. Comme en Malaisie, les informaticiens en Inde sont bien des hybrides qui composent avec deux mondes, celui où ils vivent et celui pour lequel ils travaillent. Pour les femmes, cet espace « sécurisé » offre les conditions d'un travail décent au regard de la société patriarcale indienne car il diminue leurs contacts dans l'espace public. Dans les métiers de l'infogérance, en assurant les transports avec des bus privés ou des flottes de véhicules sous contrat, les entreprises peuvent même organiser le travail nocturne pour les femmes (Patel, 2010). Lorsque l'on circule de nuit à Cyberabad, on est frappé par la forte présence policière, sous forme de patrouilles mobiles. Elles sont là pour notamment assurer la

protection des 70 000 femmes employées dans le secteur de l'informatique à Hyderabad (sur 450 000 emplois⁹). Pour décrire la situation des informaticiens, S. Radhakrishnan utilise la notion de « troisième culture », mélange d'indianité et de globalité. Cette hybridité culturelle concerne en fait tout ceux qui travaillent dans ces campus : il n'y a pas que des informaticiens ou des employés de l'infogérance. Les gardiens, les jardiniers et tous les personnels administratifs et de gestion sont aussi des hybrides qui naviguent entre la culture globale que l'entreprise promeut et leur indianité.

Des lieux hybrides

- 25 La situation des employés des multinationales est très diverse et tous ne vivent pas en circuit fermé entre des îles sécurisées comme tendent à le faire croire les descriptions de la ville post-moderne de la seconde partie.
- 26 Il y a aussi un espace de l'entre-deux comme le désigne O. Louiset dans sa lecture de l'urbanité indienne :
- « L'extension de la ville consiste dès lors en une juxtaposition d'éléments indépendants, sans rapport apparent entre eux mais liés par d'innombrables itinéraires qu'il reste à déchiffrer » (Louiset, 2011a, p. 328).
- 27 On peut suivre cette évolution à Madhapur, un ancien village périphérique où fut implanté la Cyber Tower, point de départ de Cyberabad. En dehors de la zone dédiée à l'informatique, l'espace résidentiel domine. Il est constitué majoritairement aujourd'hui de petits immeubles de 3 à 6 étages (illustration 3). Çà et là émergent quelques ensembles fermés de hauts immeubles, mais tout le monde à Madhapur ne vit pas dans ces « *gated communities* », même parmi les employés des sociétés informatiques. Les flottes de bus et de Toyota qualis¹⁰ qui transportent soir et matin les informaticiens dans toute l'agglomération en témoignent. Pour pouvoir accéder aux résidences fermées, il faut avoir des revenus importants et fixes. Les informaticiens engagés sur projet ou en situation précaire, s'entassent dans des villas ou appartements en colocation, comme leurs homologues de Kuala Lumpur.

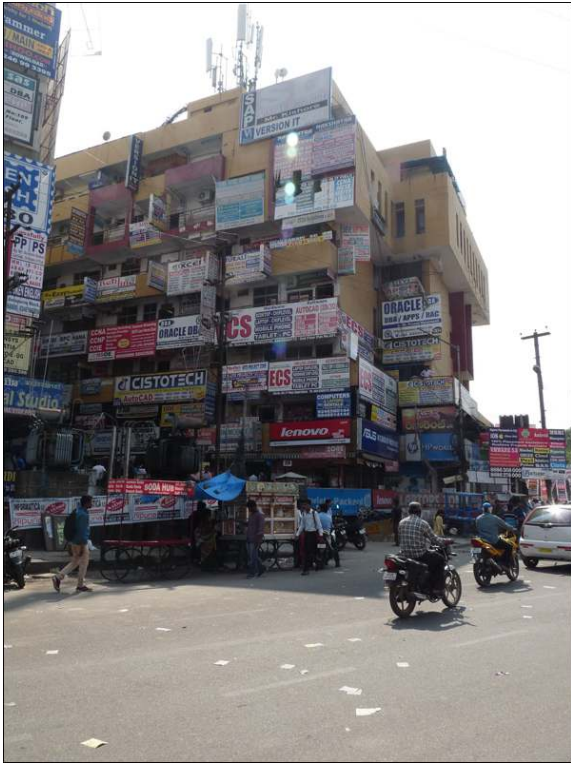
Illustration 3 - Espace résidentiel dans le Nord de Madhapur



Auteur : E. Leclerc, novembre 2014.

- 28 De la même façon, les entreprises informatiques ou d'infogérance ne possèdent pas toutes des campus fermés. Ceux-ci sont l'apanage des grandes entreprises indiennes (TCS, Wipro) ou des multinationales (GE, Microsoft). Mais l'immense majorité des entreprises à Hyderabad sont de taille petite à moyenne, et elles se dispersent et se fondent dans le tissu urbain. Il s'agit souvent de maisons reconverties en locaux professionnels ou de bureaux dans des immeubles anodins dans les quartiers de Jubilee et Banjara hills, Somajiguda, Panjagutta et Ameerpet (illustration 4). Aujourd'hui, ce dernier quartier a une nouvelle fonction, la formation continue des aspirants informaticiens. Les nombreuses publicités que l'on voit sur les murs de ses immeubles proposent des cours privés. Le lieu fonctionne comme un sas dans l'accès à l'emploi des jeunes qui ne sortent pas des prestigieux *Indian Institutes of Technology*, avec ses hôtels surchargés, ses gargotes ordinaires, et ses cours intensifs pour suivre les derniers développements de la programmation.

Illustration 4 - Carrefour d'Ameerpet, nouveau hub pour la formation continue informatique



Auteur : E. Leclerc, novembre 2014.

- 29 De nombreux travaux sur Cyberabad font référence à la Cyber Tower, emblème de la modernité. Il y a pourtant juste à côté des lieux qui méritent autant d'attention. Ouvert en face la même année (1998) et sur une superficie comparable, s'étend le complexe de Shilparamam, un village de promotion de l'artisanat indien. Il serait tentant d'y voir seulement réunis, dans une lecture dichotomique, les deux extrêmes des formes de production en Inde, l'informatique et l'artisanat, de part et d'autre d'un même boulevard ! L'intention politique était peut-être de donner des gages de respect des traditions, mais son fonctionnement est instructif et illustre bien la production d'espace hybride destiné à relier. Ses horaires d'ouverture sont très tardifs, jusqu'à 9 heures du soir, et récemment un marché nocturne a ouvert en complément qui repousse la limite à 1 heure du matin. Ce sont des horaires adaptés aux entreprises informatiques environnantes, mais comme les lieux sont très fréquentés, on peut y côtoyer tous types de populations. L'architecture du lieu est aussi surprenante (illustration 5) : une partie évoque un *bazar* musulman, et l'on y trouve même une réplique du Charminar, le monument emblématique de la vieille ville. La Cyber Tower et ce dernier sont souvent associés dans les documents de promotion, et une réplique sommaire de celui-ci trônait déjà à l'entrée du parc des expositions à quelques centaines de mètres de là. Il y a ici une volonté délibérée de relier les différentes parties de la ville, de combler l'écart par la représentation.

Illustration 5 - Bazar nocturne à Shilamparamam, architecture inspirée par la vieille ville



Auteur : E. Leclerc, novembre 2014.

- 30 On peut en trouver un autre exemple à deux pas. De nombreuses marques de *fast-food* internationales se sont installées à Cyberabad, pour capter la clientèle de la classe moyenne. Mais derrière le KFC qui trône à la sortie de Shilparamam, se cache Paradise, un célèbre restaurant d'Hyderabad ouvert depuis 1953, où l'on peut déguster le biryani, une spécialité culinaire musulmane locale. La nouvelle antenne de ce restaurant s'est installée à Cyberabad depuis 2010, assurant en dehors de sa prospérité économique, un autre lien avec le reste de l'agglomération. Cette tendance s'observe dans d'autres ville comme Bengaluru où les « choix résidentiels sont accompagnés par les divers acteurs : de nombreux établissements scolaires, magasins, restaurants ont désormais plusieurs succursales ou antennes dans différentes parties de la ville » (Rouanet, Varrel, 2015). À lire une description récente de Gurgaon par T. Cowan, on retrouve également des exemples de ces pratiques d'hybridité (Coswan, 2015). Les habitants d'un village urbain maintenu lors de la construction de cette ville nouvelle, Chakkarpur, ont réussi en 2011 à faire fermer les bars d'un centre commercial après que des vigiles aient battu quelques-uns de leurs jeunes. Les anciens habitants réussissent à imposer leur présence dans le nouveau paysage urbain par une manifestation musclée. Inversement, les classes moyennes qui vivent dans les résidences fermées de Gurgaon, ne se détournent pas toujours de l'ensemble de la ville. Ils ont formé en 2011 une association « I am Gurgaon » afin de proposer leur vision de l'espace public et de l'environnement par une campagne de plantation d'un million d'arbres. En cherchant à imposer leurs valeurs idéologiques et esthétiques, ils participent aussi à la fabrique urbaine de Gurgaon. Malgré un titre qui insiste sur « une citoyenneté fragmentée », on peut aussi voir en action à travers l'article de Coswan des chaînes de médiateurs qui font exister ensemble ces espaces urbains.

- 31 Cette approche qualitative de Cyberabad devra être complétée par des évaluations quantitatives des pratiques spatiales des populations fréquentant ces espaces, à la fois pour les loisirs, le travail et leur vie quotidienne, afin de confirmer les pistes de réflexion que suggère la fréquentation de certains lieux. Dans cet article, notre ambition était avant tout méthodologique et comparative. En allant puiser des modèles interprétatifs à l'unique source européenne, l'exercice de transposition se réduit trop souvent à une vérification d'indices sans remise en question des prémices idéologiques sur lesquels ils sont bâtis. Certains intellectuels indiens ne sont pas en reste d'ailleurs, comme lorsque G. Metha, l'ancien directeur de l'*Indian Institute of Sciences*, affirma :
- «L'Inde a ceci d'extraordinaire qu'elle est l'un des rares pays du monde où des gens vivent ensemble en relative harmonie alors que plusieurs siècles les séparent» (Grondeau, 2009).
- 32 Plutôt que d'invoquer ainsi l'existence de mondes parallèles, il faut prendre au sérieux les hybrides qui prolifèrent et par un travail attentif de médiation, montrer les liens qu'ils permettent de tisser. Détourner notre attention des extrêmes permet de se concentrer sur les hybrides et de comprendre comment peuvent cohabiter les différentes composantes de la société urbaine hyderabadi. Pour comprendre le grand écart spatial, il faut analyser les réseaux qui se tissent entre les acteurs et les lieux. Ne pas ranger chaque lieu dans une catégorie close et étanche (campus informatique, résidence fermée), mais rechercher la circulation des hommes, des idées, des représentations qu'ils autorisent.

BIBLIOGRAPHIE

Habitat sous-intégré, 1980. *Hérodote*, 19, p. 158.

Bourguignon C., 2002. *Cartographie des mobilités urbaines Madhapur-Hyderabad, Inde*. Université de Rouen, 150 p.

Charrin E., 2007. *L'Inde à l'assaut du monde*. Paris, Grasset, 329 p.

Coutard O., 2008. Placing splintering urbanism: Introduction, *Geoforum*, 39, p. 1815-1820;

Cowan T., 2015. Fragmented Citizenships in Gurgaon. *Economic and Political Weekly*, L, 26&27, p. 63-73.

Das D., 2015. Hyderabad: Visioning, restructuring and making of a high-tech city. *Cities*, 43, p. 48-58.

Didelon C., 2003. Bangalore, ville des nouvelles technologies. *Mappemonde*, 70, p. 35-40.

Durand-Dastès F., 2003. Modèle des comptoirs. Les comptoirs dans leur environnement. *Mappemonde*, 69, p. 10-12.

Eliot E., 2003. Chorotype de la métropole portuaire d'Asie du Sud. *Mappemonde*, 69, p. 7-10.

Granotier B., 1980. *La planète des bidonvilles : perspectives de l'explosion urbaine dans le Tiers monde*. Paris, Seuil, 381 p.

- Grondeau A., 2009. Cluster TIC et dynamiques urbaines à Bangalore : des logiques antagonistes destructrices de compétitivité ?, *Networks and Communication Studies NETCOM*, 23, 3-4, p. 245-262.
- Jaffrelot, C., 2012. *Inde, l'envers de la puissance*. Paris, CNRS Editions, 71 p.
- Kennedy, L., Ramachandraiah C., 2006. Logiques spatiales d'une stratégie régionale "high-tech". *Flux*, 63-64, 1-2, p. 54-70.
- Landy F., 2007. *L'Inde ou le grand écart*. Paris, La Documentation française, 64 p.
- Latour B., 1991. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La découverte, 207 p.
- Lavigne, J.-C., Milbert, I. et France Plan Construction et architecture, 1984. *La Réhabilitation des bidonvilles de Kanpur (U.P., Inde)*. Paris, Plan Construction et habitat, 189 p.
- Leclerc E., 2003. Sur les marges de l'Archipel Mégapolitain Mondial, le pari des hautes technologies à Hyderabad (A.P., Inde). *Mosella*, XXVIII, 3-4, p. 183-200.
- Leclerc E., Bourguignon C., 2006. Defining the urban fringe through population mobility: the case of Madhapur and its Information Technology park (HITEC City, Hyderabad). In Dupont V. et Sridharan N., *Peri-urban dynamics: Case studies in Chennai, Hyderabad and Mumbai*, New Delhi, Centre de Sciences Humaines, p. 55-85.
- Leclerc E., 2011. *Mobilité, spatialité et mondialité. Les informaticiens dans la ville globale*. Bordeaux, Université Michel Montaigne, Bordeaux 3, 320 p.
- Leclerc E., 2012. Brickfields (Kuala Lumpur) : une ancienne enclave ethnique pour les nouvelles stratégies trans-étatiques des informaticiens indiens. *e-migrinter*, 8-2012, p. 87-103.
- Louiset O., 2011a. *L'oubli des villes de l'Inde : pour une géographie culturelle de la ville*. Paris, Armand Colin, 291 p.
- Louiset, O., 2011b. *Introduction à la ville*. Paris, Armand Colin, 189 p.
- Patel, R., 2010. *Working the night shift: women in India's call center industry*. Stanford, Calif., Stanford University Press, 191 p.
- Radhakrishnan S., 2011. *Appropriately Indian: gender and culture in a new transnational class*. Durham, NC, Duke University Press, 239 p.
- Rouanet H., Varrel A., 2015. De Bangalore à Whitefield : trajectoire et paysages d'une région urbaine en Inde. *Géoconfluences*, 2015, mis en ligne le 24 mars 2015 <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/le-monde-indien-populations-et-espaces/articles-scientifiques/de-bangalore-a-whitefield>
- Saglio-Yatzimirsky M.-C., 2002. *Intouchable Bombay : le bidonville des travailleurs du cuir*. Paris, CNRS Editions, 326 p.
- Saglio-Yatzimirsky M.-C., 2007. Village dans la ville ou village imaginaire? Les communautés migrantes de Mumbai. In Dupont V. et Heuzé D., *La Ville en Asie du Sud*, Paris, EHESS (coll. Purusartha), p. 175-199..
- Vaguet A., Vaguet O., 1993. *Du bidonville à l'épidémie : la crise urbaine à Hyderabad*. Bordeaux, CEGET, 240 p.

NOTES

1. Campagne internationale du gouvernement indien pour promouvoir le pays, reprise à des fins internes lors des élections de 2004.
2. Travaux de maîtrise encadrés au département de géographie de Rouen : Morel S., 2000. *Hirec city - Hyderabad. Mythes et réalités d'un projet urbain* ; Bourguignon C., 2002. *Cartographie des mobilités urbaines Madhapur-Hyderabad, Inde* ; Loquet B., 2002. *Madhapour hitec-City : dualité spatiale ou intégration d'un parc informatique à Hyderabad*.
3. La post-modernité peut se définir comme une critique par la déconstruction du discours moderne et une adhésion au relativisme culturel par opposition à l'universalisme moderne.
4. Depuis le 2 juin 2014, cet État a été subdivisé en deux parties : le Telangana où se situe cette métropole, et le nouvel Andhra Pradesh plus à l'Est et au Sud. Pour encore une décennie Hyderabad demeure la capitale des deux États.
5. Le telugu est la langue parlée en Andhra Pradesh, premier État à avoir été constitué sur une base linguistique en 1956.
6. Par hybride, B. Latour entend « des mélanges de genres d'êtres entièrement nouveaux, hybrides de nature et culture » (Latour, 1991, p. 20).
7. B. Latour désigne ainsi le travail d'opposition qui permet de construire les dichotomies caractéristiques des modernes (par exemple Nature versus Culture).
8. Il s'agit d'identifier les médiateurs le long d'une trajectoire, terme que B. Latour dans la théorie de l'acteur-réseau oppose à l'intermédiaire, un simple lien de causalité. Le travail de médiation considère à chaque étape l'existence d'un médiateur autonome c'est-à-dire capable de traduire, réorienter le cours de l'action.
9. Source : Mamata Vegunta, responsable du forum des femmes à la Société de Conseil pour la Sécurité de Cyberabad (Society for Cyberabad Security Council), *The Hindu*, 14/03/2015.
10. Premier modèle commercialisé en Inde par cette entreprise pouvant transporter 8 personnes, il a été largement adopté par les transporteurs privés sous contrat avec les sociétés informatiques.

RÉSUMÉS

L'émergence, en périphérie des principales métropoles indiennes, de véritables « villes champignons » dont les paysages rompent avec le reste du tissu urbain antérieur, interpelle les observateurs. Certains y voient l'apparition d'un nouveau modèle urbain, qualifié de post-moderne, pour les contrastes et les fragmentations sociales qu'il génère. Une relecture de la transposition du concept de modernité à l'Inde fait cependant douter de la réalité d'une lecture par l'écart et de l'utilité du recours à la post-modernité pour interpréter ces transformations. À partir de l'exemple de Cyberabad, en périphérie de la capitale de l'Andhra Pradesh, Hyderabad, on peut observer comment les frontières décrites sont franchies ainsi que l'apparition de lieux où se réalise une hybridité de la société urbaine.

The emergence on the outskirts of major Indian cities of real boomtown whose landscapes break with the rest of the former urban fabric, questions observers. Some see the emergence of a new

urban model, described as postmodern, for the contrasts and social fragmentation that it generates. A rereading of the transposition of the concept of modernity in India casts doubt on the reality of an interpretation by the gap and the utility of the use of post-modernity to interpret these changes. From the example of Cyberabad on the outskirts of the capital of Andhra Pradesh, Hyderabad, one can observe how the described boundaries are crossed and the appearance of places where hybridity of urban society is realized.

INDEX

Mots-clés : post-modernité, fragmentation, dichotomie, hybride

Keywords : post-modernity, dichotomy

AUTEUR

ERIC LECLERC

Eric Leclerc, eric.leclerc@univ-rouen.fr, est Maître de conférences à l'Université de Rouen. Il a publié récemment :

- Le Gràs C., Leclerc, E., (éds), 2012. Représenter l'espace, Paris, CNED, 98 p.
- Leclerc, E., 2012. Le cyberspace de la diaspora indienne. In Diminescu D., *e-diasporas atlas. Exploration and cartography of Diasporas on Digital Networks*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 30.
- Leclerc, E., 2012. Les enjeux de la cartographie du cyberspace. *Nouvelle terre et géographies d'aujourd'hui*, 31/05 & 01/06/12, Avignon, *Géopoint*, n°19.